

DEUXIÈME PARTIE

D'un rythme à l'autre

Modifications

Comme toutes les villes anciennes, Bruxelles est remplie de souvenirs. D'aucuns diront que les survivances en forment même le principal. On dit survivance, à défaut d'un autre terme. Les mots servent parfois mal les idées qu'ils doivent exprimer. Il n'y a pas de survivances dans une cité. Elle existe, elle vit et toutes les pierres, tous les moellons qui la composent sont animés d'une existence solidaire. Tout entière, elle se transforme et ses modifications, même partielles, engendrent une cité nouvelle qui se colore suivant les âges, d'une façon particulière.

Le passé vit dans l'actuel et retentit en lui.

Le Palais royal, le Palais des Académies, témoignages d'architectures déjà périmées, n'ont plus la physionomie qui était la leur, au temps qui les a vus naître. Le dessin du Parc Royal a été modifié, le Palais a été dégagé. M. Horta a construit le Palais des Beaux-Arts. Qui reconnaîtrait la place des Palais d'hier? Il existe entre le personnel ancien, parmi les édifices et les nouveaux venus, des liens qui rappellent les rapports sociaux. Les urbanistes, les architectes devraient en tenir compte plus sou-

vent. Malheur au monument qui apparaîtra comme un intrus ! Non seulement, il est condamné à porter la marque de son dépaysement, mais encore l'ébahissement ne s'effacera pas des traits de ses voisins. Qu'un gratte-ciel malencontreux soit élevé non point Grand'Place, mais seulement en face l'église Saint-Nicolas et les vieux pignons flamands n'auront pas assez de fenêtres pour crier leur réprobation. Il ne s'agit pas de mettre un frein aux initiatives des constructeurs, mais de les inviter au respect de la solidarité des pierres, des moellons, des briques et des lignes.

L'on écrira certes un jour l'Histoire de Bruxelles et de ses transformations. Elle sera d'un enseignement précieux. Ce n'est point notre but. Toutefois, elle comporte quelques éléments que nous ne pouvons méconnaître. Pour saisir la rapidité du rythme contemporain, nous devons procéder par comparaisons. Pour apprécier le changement survenu seulement dans l'atmosphère qui enveloppe la vie urbaine, nous devons reconnaître ce qui s'y est ajouté ou ce qui en a disparu.

Le centre, c'est-à-dire la ville délimitée par les remparts, demeurera conservatrice pendant longtemps. Opulente et satisfaite, elle tient à son patrimoine ancestral. Elle le conserve jalousement. A la périphérie, les faubourgs, nés d'hier, montreront plus d'audace. Ils seront regardés comme des parvenus. Comment ils sont nés ? Le phénomène est assez général pour que l'on ne s'y attarde pas outre mesure. Pleine de sève et d'habitants, la ville

déborde. Elle s'incorpore le « no man's land » voisin. Les maisons se resèment par-dessus les murs d'enceinte. La spéculation immobilière s'en mêle. Elle fait l'effet d'un engrais. La végétation gagne les champs anonymes qui formaient la banlieue. La ville dévore ce qu'elle rencontre, et l'assimile, y compris les villages tout proches.

L'auteur de la *Description historique, chronologique et géographique du Duché de Brabant*, publiée en 1756, chez Boucherie, rue de l'Empereur, à Bruxelles, trace un tableau sommaire, mais plein de charme, du territoire de Bruxelles, situé en dehors des portes. « Hors la Porte de Namur », dit-il, « se trouve le village d'Ixel ou est une chapelle de la Sainte-Croix fort fréquentée et desservie par un curé des Chanoines réguliers de Coudenberg. Près d'Ixel, ajoute-t-il, est Pennebeeck, où se trouve l'abbaye de Notre-Dame de la Chambre, des Religieuses de Citeaux. Hors la Porte de Hal, à une demi-lieue de la ville, est l'abbaye de Forest composée de Dames Nobles de l'Ordre de Saint-Benoît. Anderlecht est un faubourg de Bruxelles. Au village de Jette, hors la Porte de Flandre est l'abbaye de Dilighem. Vers le rivage, à une demi-lieue de Bruxelles est le village de Laeken, qui jouit du droit de bourgeoisie. » Notre auteur place la ville de Vilvorde dans ce qu'il appelle le Quartier de Bruxelles « au confluent de la Senne et de la Voluë ».

Il faut en convenir : jusqu'en 1914, le promeneur cessait de penser à Bruxelles, au delà de Saint-Josse, de

Molenbeek, de Laeken, d'Anderlecht ou de Saint-Gilles. En 1930, il l'évoque déjà à Scheut, au Heysel, à la Roue, à Boitsfort, à Watermael. Le Grand Bruxelles, que l'on met tant de temps à réaliser au point de vue administratif, n'est que le Bruxelles d'avant-guerre ! Que sera Bruxelles de demain si la population s'accroît encore et si les communications sont encore facilitées ? Voilà pour l'étendue.

Pour concevoir le rythme des transformations et l'allure accélérée qu'il a prise depuis la guerre, il suffira de rappeler quelques détails. Buffalo Bill et ses Peaux Rouges habitèrent les plaines de Ten Bosch. Les hommes de quarante ans se souviennent. Ils ont conservé la mémoire du Labyrinthe. Barnum, avant de planter ses tentes sur le champ de manœuvres à Etterbeek, s'installa près la Maison communale de Schaerbeek dans des terrains qui pouvaient rappeler le Far West à des Américains bénévoles. En 1897, accéder aux Jardins du Cinquante-naire constituait un voyage. Que dire des « Trois Tilleuls » pour qui trouvait encore la campagne dans les fonds de la rue de Bethléem et de la Chaussée de Forest. Toute famille bourgeoise a eu à son service une servante ou une femme de charges qui a fait blanchir son linge sur les collines de la Source, jouxte la chaussée de Charleroi. Les voisins de l'église collégiale d'Anderlecht se rappellent le temps où ils étaient considérés comme appartenant à la population rurale du Brabant. Les habitants de l'avenue du Roi se souviennent d'avoir payé leur

passage sur le pont de la rue de France, lorsque leurs affaires les appelaient à Anderlecht. Que pensent les habitants de l'avenue Emile Duray lorsqu'ils retracent les fastes et les misères de l'Exposition universelle de 1910?...

Il y a vingt ans, il y a trente ans...

C'est bien de l'accélération du rythme qu'il est question. A cause d'elle, la faculté de s'étonner s'est émoussée. Les Bruxellois qui se sont émerveillés devant les travaux d'Anspach et les trouvaient gigantesques sont les seuls, et ils ont bien vieilli, à supputer la rapidité des travaux contemporains. Contes pour les enfants d'hier, nous disent déjà nos fils, lorsqu'ils nous entendent deviser au sujet d'une ville qui champignonne de tous les côtés à la fois. L'Alcazar, le Théâtre de la rue d'Arenberg, la Foire de Leipzig, le Musée Castan, le Théâtre de la Bourse, l'Eden Théâtre, qui en parle encore ? De l'Universel, en face les Galeries Saint-Hubert, vous alliez aux Trois Suisses voir les gnomes sur la muraille ou aux Mille Colonnes...

Si nos enfants consentent à jeter un regard en arrière, c'est pour nous demander où se trouvait le premier cinéma ou le premier vélodrome. Un vélodrome ? Il en était un jeté dans un terrain aride, près la Petite Suisse, comme un pneu déchiré. Le premier cinéma fut installé au Passage du Nord, ensuite aux premiers établissements Pathé, près la Gare. N'insistez pas ! Si vous pouviez à ce moment, du fond des années, amener à vos enfants le

reflet du Bruxelles d'alors, vous les verriez sourire, pleins de dédain ou de condescendance. Un document du XVII^e siècle trouverait en eux plus de respect. L'accélération du rythme est pour eux toute naturelle. Ils n'ont pas de terme de comparaison, sinon leur impatience, et l'Histoire trouve péniblement grâce à leurs yeux. Alors, les souvenirs, pourquoi voudriez-vous qu'ils s'en embarrassent?

Faut-il le souligner? La population bruxelloise a considérablement augmenté depuis cent ans. Il en est ainsi pour toutes les villes. Bruxelles s'est développé en surface, parce que dans l'alentour les terrains s'offraient à ses appétits. New-York, à l'étroit entre Brooklyn et Long Island, se développe en hauteur. On peut parler de l'intelligence des villes, comme Maeterlinck a parlé de l'intelligence des fleurs. Elles manifestent une même adaptabilité aux nécessités qui se présentent. Le développement d'une ville est incompressible. Mais les Belges eussent déserté New-York. Le Bruxellois est un être très particulier. Ses tendances appartiennent d'ailleurs en commun à tous les Belges, mais elles se trouvent en lui décuplées. Ils aiment les installations cossues et confortables. Posséder une maison, l'orner, l'enjoliver, c'est le rêve du bourgeois et du commerçant. Ils ont la hantise de la propriété immobilière et la vie en appartement n'a rien qui leur plaise. L'employé n'a de cesse avant d'avoir acquis pignon sur rue. L'ouvrier est piqué de la même tare. Seuls la complication du problème domestique,

le renchérissement de la vie, de la main-d'œuvre et des matériaux auront découragé un peu les ambitions. Les compagnies immobilières, profitant de circonstances exceptionnelles, ont réussi à débiter de l'immeuble par tranches, entreprise qu'elles n'auraient pu tenter avant 1914 sans être accusées de folie. Certaines regrettent peut-être l'aventure. Ainsi la maison bourgeoise, le petit hôtel se maintiennent. Ils sont représentatifs d'un caractère. La maison de rapport, le building à appartements ressemblent à des aventuriers qui se sont imposés grâce au bouleversement des habitudes. Ils ne se sont pas encore vu accorder le droit de cité définitif.

D'ailleurs, si d'aucuns ont délaissé la maison particulière pour les facilités rationnelles que l'appartement peut offrir, il n'est pas certain qu'ils n'ont pas songé à prendre leur revanche contre des obligations insolites. Ils ont pris en location ou même construit une villa à la campagne ou une quelconque bicoque. Etre chez soi ! C'est une phrase essentiellement belge qui traduit mieux que tout autre le particularisme, l'égoïsme du citoyen bruxellois et belge. Elle exprime un sentiment simple qui, lui aussi, s'avère totalement incompressible. La lutte contemporaine entre la liberté, entre l'individualisme et la standardisation a pris cet aspect aigu. L'individualisme est plein de ressources. Quand il se sent sérieusement menacé, il change d'arsenal.

Pour comprendre le Bruxelles d'aujourd'hui, pour l'aimer, pour se plaire à y flâner, pour s'accoutumer à

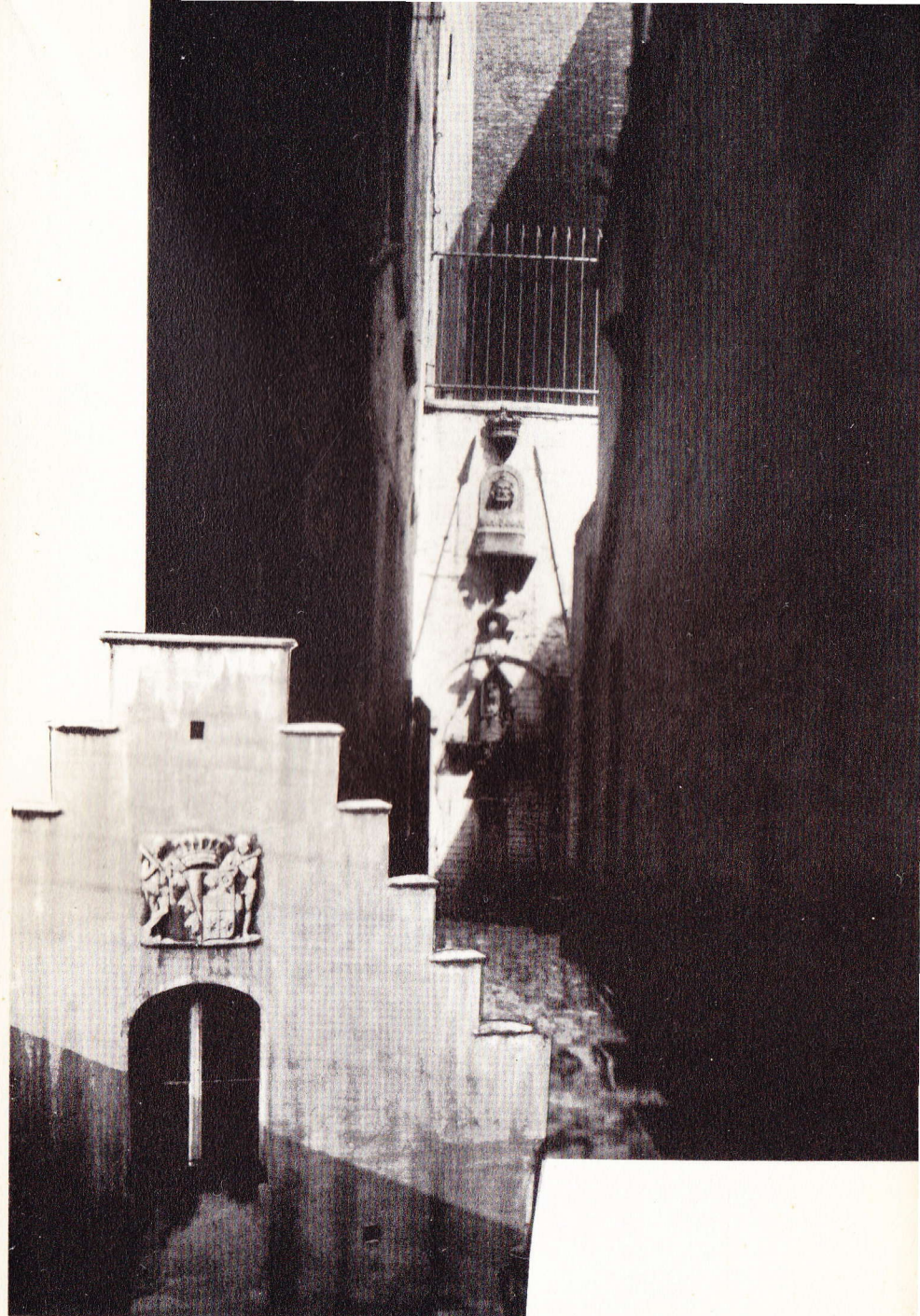
l'existence quotidienne et la soutenir de quelque lyrisme — n'est-ce pas une philosophie ? — il faut comparer Bruxelles à Bruxelles.

Prenons une carte d'abord !

Ah, le bourgeonnement des périphéries, quelle éloquence ! Il s'inscrit ici en couleurs tendres. La topographie d'une ville, au dix-millième, équivaut aux plus captivantes géographies. L'ivresse géographique se dégage de la carte d'une cité pleine d'effervescence comme du dessin compliqué d'un continent ou d'un archipel. Il y a les endroits connus, classiques, dont on tracerait le contour les yeux fermés. Il y a les lieux remplis de mystère dont les noms affectent des sonorités étranges. Il y a les régions à peine défrichées, à peine bâties, qui sentent encore l'herbe, la chaux et le plâtre. Tous s'inscrivent dans des cercles passablement irréguliers, mais concentriques. L'âge de la ville se lit comme sur la coupe d'un arbre. Voici la ville reconstruite après le bombardement de Villeroy. Voici la ville des Combattants en sarrau bleu de 1830. Les cercles s'élargissent.

Croissance. Les comparaisons se situent bien dans le règne végétal. On dirait d'une plante tourmentée et gourmande.

Il ne s'agit pas de refaire un cours comme sur une planche scolaire, mais de prendre plaisir à suivre les étapes d'une floraison.



VESTIGES D'ANTAN : VIEUX SOUVENIRS.

Après la Révolution, la Belgique doit se faire reconnaître par ses voisins, affermir la paix à l'extérieur comme à l'intérieur et asseoir ses finances. Elle a quelques plaies à panser et des besognes urgentes à accomplir. C'est à dater de 1835 seulement que la vie bruxelloise reprendra son cours normal, débarrassée de ses soucis. De grands travaux d'utilité publique s'imposent. C'est le point de départ des premières transformations. Il est marqué comme par des fanals. En effet, il coïncide avec l'établissement des chemins de fer. L'historien pourra s'en donner à cœur joie, car s'il est question aujourd'hui du chemin de fer comme d'une vieille habitude, à l'époque, il inaugurerait l'ordre nouveau. Larve prestigieuse, bien que sombre, elle allait éclore avec prestesse et le monstre qui devait en sortir, pour tisser sa toile d'acier, ne devait pas tarder à imposer au pays tout entier ses manières d'être ainsi que ses exigences. Il va de soi que ce n'est pas en 1835 que l'on se rendra compte que la machine est née dont on deviendra tributaire. L'enthousiasme des uns est d'ailleurs considérablement tempéré par le ressentiment des autres. Jan Vapuur, Vuur Duivel était honni, soit dit en passant, par maints particuliers qui voyaient en lui un concurrent résolu. Récriminaient surtout, qui le croirait, « tant de familles pauvres qui gagnaient leur vie à ramasser les fumiers sur la route ». Désespérance des moineaux.

Le chemin de fer ! La physionomie de la Belgique allait changer au Nord avant que de se transformer au Sud.

Le réseau décrété par la Chambre devait relier Anvers au Rhin. Mais Bruxelles voit crépiter autour du noyau qu'il forme les premières étincelles. Elles sont enveloppées, comme il se doit, pour les premières Stephenson, de beaucoup de fumée. Les primes transformations de la capitale s'effectuent donc en fonction du chemin de fer. La première gare prend place non loin de l'actuelle rue de Terre-Neuve, dans une plaine qui s'étendait sur les rives de la Senne. C'est la gare des Bogards. Lorsque le couvent des Bogards eut disparu, la rue du Midi fut prolongée et élargie. Cette première initiative est considérée comme très hardie. En effet, c'est bien la première fois que l'autorité se résigne à ne pas laisser une rue mourir de sa belle mort, vieillesse, accident ou maladie. Signal de l'ère nouvelle ! Il décrit, dans un ciel provincial, une courbe telle une fusée.

La station des Bogards n'avait d'une gare que le nom. C'était un bâtiment de planches dont sortaient, laurier maigre, six voies de chemin de fer en bouquet. La gare du Midi, qui l'a remplacée, n'a d'ailleurs pris des proportions considérables qu'après la guerre. Elle n'avait été achevée dans son état primitif de temple corinthien qu'en 1869.

La première station du Nord prit place à l'Allée Verte. En 1839, les jardins verdoyants qui prolongeaient le Jardin Botanique furent expropriés. Entre les deux pôles ainsi marqués, les forces allaient s'exercer comme d'un fluide. La rue Neuve qui s'appelait Longue rue

Neuve fut allongée pour réunir et le Nord et le Sud. Une gare, c'est comme une exposition universelle. Elle porte en elle un quartier nouveau en germe. Un quartier nouveau allait florir aux environs de la gare du Midi avec ses commodités et ses complaisances. De même un quartier nouveau allait surgir dans les entours de la gare du Nord.

La ville? Le chemin de fer avait plus d'ambition qu'elle. C'est la raison d'ailleurs de ses craintes. Elle était bien modestement installée dans ses limites traditionnelles. Elle ressemblait à une marchande proprette, assise devant un éventaire bien pourvu. Son douaire posait ses frontières sur la plaine de Monplaisir, suivait avec nonchalance le canal de Charleroi, ouvert à la navigation en 1832. Parfois folâtre, il tentait quelques enjambées au delà, mais en enfant bien élevé. Il ne s'avancait qu'un peu par les trouées des Portes du Rivage, de Flandre et de Ninove. La bourgeoisie prévoyante maintenait à côté d'elle son panier à provisions. Le nouvel entrepôt, dû à l'architecte Spaak, fut inauguré en 1846. L'ancien se trouvait près de la rue de Laeken, il fut abandonné, puis fut construite la caserne du Petit-Château. Ce quartier devait être bouleversé plus tard, de l'Allée Verte aux abattoirs, par les travaux de Bruxelles-Maritime et l'élargissement du canal de Charleroi.

Barthélémy, qui mourut en 1832, faisait partie de l'administration communale. C'était un fort brave homme qui reprit à son compte une idée de Napoléon.

Il obtint que l'on démolît les remparts pour installer les boulevards. Saint-Josse, Ixelles, Molenbeek, Saint-Gilles, Laeken, au delà de l'enceinte, ne constituaient encore que des bourgades.

Très modeste, cette capitale ! Les abattoirs remontent à 1841. Ils furent établis sur des plans de l'architecte Payen. L'école de médecine vétérinaire avait, elle, été fondée en 1833.

Le quartier Léopold et le quartier Louise se développèrent entre 1840 et 1860. Le quartier Léopold fut fondé, dans l'acception exacte de ce terme, par une société de constructions immobilières et abrita bientôt la société « select ».

En 1858 et 1859, d'importants travaux furent accomplis aux boulevards extérieurs. Sur sa robe très simplette, pour garder une relique de ses origines agrestes, la métropole bouclait une ceinture de feuillage.

A ce propos, l'architecte Cluysenaar aurait voulu transformer le boulevard, de la Porte de Namur à la Porte de Hal, en jardin anglais. Son projet ne fut pas accepté. L'eut-on écouté que l'urbanisme serait né plus tôt. Il ne s'agit pas de faire à toute force de Cluysenaar un précurseur, mais de juger un penchant fâcheux. Souvent des architectes apporteront aux autorités communales des plans d'ensemble qui seront refusés ou négligés.

La Porte de Charleroi, qui devint la Porte Louise, s'ouvrait sur des terrains vagues. La Porte de Namur,

marquée par deux petits pavillons construits par l'architecte Payen, préluait aussi à des prairies, à des guérets. La construction de ces pavillons déclencha la naissance du Haut Ixelles, pendant que la rue du Pépin prenait forme. Le Champ de Mars ne constituait qu'une plaine sablonneuse et l'on agençait la rue Bréderode.

Le sillon tracé par Romulus était doué, prétendait-il, d'un pouvoir magique. Toutes les limites marquées sur la terre par l'homme ont hérité de ce prestige. Les Bruxellois ne franchissaient pas la ligne, devenue cependant illusoire, des anciens remparts, comme si elle eût été sacrée. Il fallut l'abolition des octrois pour leur conférer l'audace nécessaire. Cette abolition est due à Frère-Orban. Ce fut un événement. Les obstacles surnaturels flambèrent dans les feux de joie allumés par le populaire. Les portes anciennes n'avaient plus désormais, comme maints titres de Bourse, qu'une valeur nominale.

Temps bibliques. Hymans rapporte que le spacieux plateau qui séparait Ixelles du village de Saint-Josse-ten-Noode et, en dehors des boulevards, descendait en pente douce, pour se relever brusquement vers le Nord, était bordé à l'horizon par les bois de Tilleuls de Linthout. C'est la Société civile pour l'agrandissement et l'embellissement de la capitale de Belgique fondée en 1838 qui entreprit de faire tracer le quartier Léopold. Cluysenaar y bâtit un hôtel pour le baron Goethals, Balat, un palais pour les d'Assche et l'église Saint-Joseph.

L'ancien Observatoire date de 1830. L'Hôpital Saint-Jean, installé dans les locaux de la vieille église Saint-Jean, fut agrandi par Partoes en 1838.

Tel était le contour de Bruxelles au milieu du siècle dernier. La ville princière, comme elle était appelée autrefois, comptait, en 1846, 123,000 habitants, et les faubourgs, 50,000.

ALBERT GUISLAIN

BRUXELLES

Atmosphère 10-32

PHOTOS DE WILLY KESSELS

1932

L'ÉGLANTINE

Paris - Bruxelles